

Le lendemain, en attendant l'heure à laquelle il devait revoir la jeune fille, le temps lui parut bien long. Il passa la journée à la recherche d'une distraction impossible. Sans cesse l'image de miss Anna flottait devant ses yeux, et son imagination la retrouvait à chaque détour des chemins, à chaque buisson dans les bois, à chaque bonnet de jeune fille dans le village.

Longtemps avant l'heure attendue, il était assis sur les bords de la Vesdre, et son regard inquiet interrogeait l'horizon.

Enfin Anna parut.

Sa démarche était lente et gracieuse ; à chaque pas son corps ondulait comme un jeune peuplier sous le timide effort de la brise. Une joie calme inondait son visage, et ses yeux avaient une expression douce et tranquille.

En abordant Fernand, elle lui tendit sa blanche main comme elle eût fait à un vieil ami, puis, souriant de ce sourire mélancolique qui doit être celui des anges :

— Bonsoir, mon frère, dit-elle. — Je puis bien vous donner ce nom, car bientôt vous serez mon frère. — Ma mère aussi vous a bien reconnu, et c'est elle qui tout à l'heure m'a demandé si j'avais vu mon frère aujourd'hui.

— Ce titre précieux, je l'accepte avec bonheur, répondit Fernand d'une voix émue qui laissait percer un léger accent de regret ; mais, ce titre, vous le savez, me donne des privilèges, et permettez-moi d'en réclamer l'usage en vous offrant mon bras.

La jeune fille s'appuya avec confiance sur le bras du jeune homme, et tous deux suivirent en causant le sentier qui longeait la rivière.

— Ma mère, poursuivit Anna, m'a dit que vous feriez tout ce que je voudrais.

— Milady a dit vrai.

— Nous allons bien voir ; et puisque c'est moi qui commande, j'ai résolu que vous viendriez demain avec nous visiter les ateliers de la vieille Montagne.

— Demain, mademoiselle, mais cela m'est impossible.

— Impossible ! voilà comme vous êtes soumis à mes ordres ? Eh bien ! soit, remettons notre excursion à après-demain.

— Vous me voyez au désespoir d'être, pour la première fois que vous me commandez, dans la nécessité de vous désobéir. Demain et les jours suivants je ne serai pas à Chaudfontaine.

— Comment ! vous partez ?

— Un devoir impérieux m'oblige à m'absenter pour quelques jours.

— Et moi, pendant ce temps-là, je vais me retrouver seule... Lorsque je croyais avoir trouvé un ami et un frère, voilà déjà qu'il m'abandonne. Avec qui donc pourrai-je parler de lui si vous partez ? Me voilà encore une fois toute seule avec mon douloureux souvenir, car ma mère... ma pauvre mère, je crains toujours de l'attrister d'avantage en lui parlant du passé.

Une larme glissa sur la joue de la jeune fille et bondit comme une perle sur sa main.

— Eh quoi ! s'écria Fernand, faut-il que mon départ soit pour vous une cause de larmes ! pensez donc que le jour du bonheur approche pour vous.

— Oui, c'est vrai, fit-elle en souriant ; mais un mois, c'est bien long ! et puisqu'il vous avait envoyé, pourquoi ne restez-vous pas ?

— Les affaires qui m'éloignent de vous ne me regardent pas seul, elles sont aussi celles d'un bon oncle qui m'a servi de père, et, — vous le voyez, Mademoiselle, — il m'attendait aujourd'hui...

En parlant ainsi, Fernand remit la lettre de M. de Sercamp à la jeune fille qui la lut attentivement et sans en passer une seule ligne.

Vous avez raison, dit-elle, en baissant la tête, il faut que vous partiez... Quand reviendrez-vous ?

— Le plus tôt possible.

— Combien de jours cela veut-il dire ?

— Dix jours, douze jours peut-être, et si, comme j'en ai l'espoir, je puis m'échapper avant, je le ferai.

— N'oubliez pas votre promesse, n'oubliez pas surtout que c'est dans un mois qu'il revient ; et ce jour-là vous devez me donner la main pour me conduire à l'autel... Pendant votre absence, je vais m'occuper de ma toilette de mariage. Elle sera toute simple, une robe blanche avec des nœuds de rubans bleus... et sur mon front une couronne de bluets comme celle-ci... J'ai déjà commencé la broderie de mon voile ; j'ai voulu qu'il fût tout entier de ma main. Quand vous reviendrez, il sera terminé.

Fernand recueillait avec angoisse les paroles de la jeune fille, rien n'était plus triste que de l'entendre passer ainsi en revue sa toilette pour un mariage imaginaire. Fernand ne put contenir plus longtemps l'émotion qui débordait de son cœur ; il se détourna pour cacher une larme.

— Lorsque le jour sera venu, ajouta-t-elle, vous viendrez me prendre le matin à dix heures ; nous irons à cette église dont vous voyez le clocher là-bas, dans les arbres.

A ce moment la cloche du village vint à sonner l'Angelus.

— Ecoutez, dit la jeune fille, c'est la cloche du soir. Vous priez, vous autres catholiques, lorsque vous l'entendez. Apprenez-moi cette prière.

Alors, sa main dans celle du jeune homme, les yeux vers l'occident d'où le soleil saluait les collines de ses derniers rayons, au milieu de cette vallée profonde dont le silence n'était troublé que par le tintement lent et prolongé de la cloche en face du ciel et de la terre, la jeune protestante fut initiée à cette prière intime que le catholique adresse trois fois par jour à la mère de Dieu, et que l'église appelle de ce doux nom de *salutation angélique*.

Trois fois la cloche reprit son tintement plaintif, trois fois la pieuse invocation sortit des lèvres et du cœur de ces deux jeunes gens.

Lorsque la prière fut terminée, Fernand se sentit plus calme, le regard de la jeune fille brilla d'un éclat plus pur, et de son front s'était effacé le sombre voile de la tristesse.

Tous deux, les mains unies, la tête baissée, la bouche muette, reprirent lentement leur promenade. Il semblait que leurs lèvres se fussent closes pieusement sur les derniers mots de la prière.

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité du verger ; et, quittant alors le bord de la rivière, ils se rapprochèrent de la maison. Miss Anna serra vivement la main de Fernand ; et, levant sur lui son chaste et doux regard :

— Adieu, dit-elle ; soyez heureux dans votre voyage. Tous les soirs, quand la cloche sonnera, je dirai cette prière que vous m'avez apprise... Tenez, voici la fleur qui vous appartient... Regardez comme elle est jolie ! Voyez comme sa taille est fine dans son corset noir, comme les feuilles sont bien découpées, comme son bleu est pur !... C'était la fleur préférée d'Henri... Henri, c'était son nom ; mais vous, vous ne m'avez pas dit le vôtre.

— Je me nomme Fernand.

— Fernand ! c'est aussi un beau nom... Dans mes prières à la Vierge, je ne l'oublierai pas. Adieu Fernand...

— Au revoir, mademoiselle, répondit tristement le jeune homme.

Et, pressant contre ses lèvres la main de la jeune fille, il y laissa tomber une larme. Anna s'en aperçut.

— Je pleurais aussi, dit-elle, le jour où je vis Henri pour la dernière fois...

Elle s'éloigna. Du regard, Fernand la suivit à travers les arbres, et, lorsqu'il revint à la réalité, il trouva une inquiétude immense au fond de son âme...